

A Bazeilles...

Pèlerinage solitaire en 1949

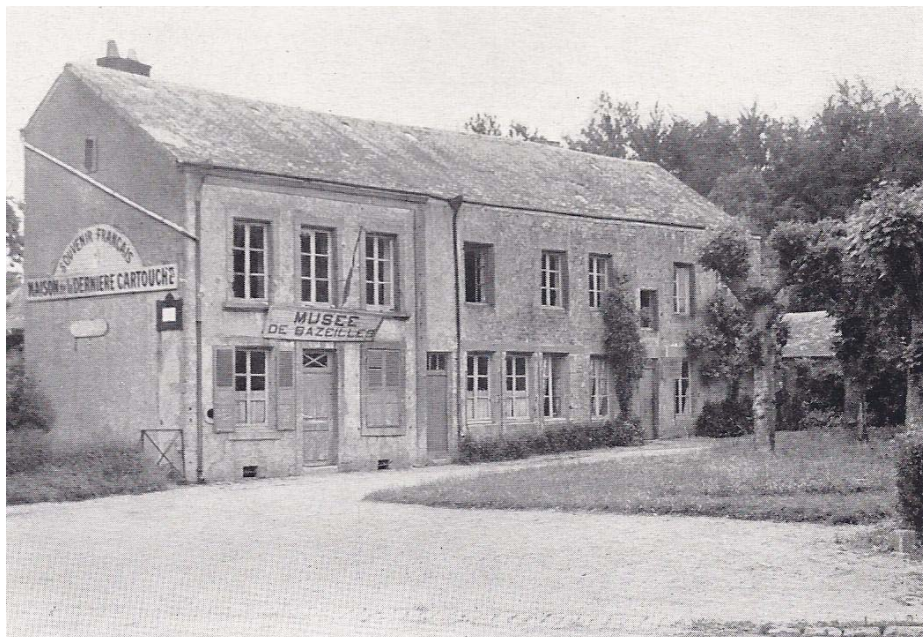
Me voici attablé au soir d'un bel été dans cette maison même où, il y a 79 ans, une poignée de nos anciens joua l'acte final d'un combat qui demeure encore entre tous un de nos plus beaux faits d'armes.

La maison "Bourgerie", modeste auberge au bord de la grand'route de Sedan à Montmédy, est aujourd'hui entourée d'une sorte de ha-meau qui n'existait pas en 1870. Bazeilles était alors un petit village de deux mille habitants, lieu de villégiature et de retraite des Sedanais. L'auberge était isolée au nord du village sur une sorte de mamelon dégagé d'où l'on dominait à l'est les premiers taillis de la forêt des Ardennes et à l'ouest la vallée de la Meuse que la rupture de barrages en amont avait à ce moment largement étendue.

Au cours de la journée du 31 août cette maison, du fait de sa position, avait déjà été disputée et sa façade était criblée lorsque le lendemain le Commandant Lambert en fit l'ultime point d'appui qui devait rester fameux sous le vocable de "La Maison de la Dernière Cartouche".

La "Maison de la Dernière Cartouche" est aujourd'hui le "Musée de Bazeilles". Propriété du Souvenir Français auquel elle fut offerte par une souscription nationale due à l'initiative du journal "Le Gaulois", elle est signalée aux touristes par un modeste panneau du Touring-Club de France mais rares sont ceux qui, maintenant, y font étape.

Je suis venu pour la première fois à Bazeilles un triste jour d'hiver profitant des dernières heures d'un congé de fin de campagne. J'envisageais depuis longtemps cette visite : Bazeilles au cœur d'un "Marsouin" éveille toujours un écho, souvent imprécis hélas, des souvenirs de sacrifice et de deuil, de gloire pure. Bazeilles, c'est un mot clé de notre tradition de l'Arme et pourtant combien parmi nous ont jamais eu à cœur d'accomplir le pè-



La maison Bourgerie

lerinage de cet obscur village ardennais ?

A ma première venue, il pleuvait ; une boue invraisemblable, cette boue de Meuse, pénible au souvenir de nos anciens de 14-18, couvrait les routes et noyait les chemins. La pluie donnait aux murs et même aux gens des mines renfrognées. Les volets du Musée étaient mis et la gardienne pensait surtout à mes bottes qui salissaient ses escaliers. Je fus déçu.

Mais je suis revenu et cette fois, plus heureux, j'ai su entendre...

Le temps d'une vie déjà longue s'est écoulé, deux guerres ont au passage encore meurtri les pierres, semé les deuils.

Pourtant les Bazeillais n'ont pas oublié et la Grand'Place ici s'appelle "Place de l'Infanterie de Marine".

Hier soir, je suis allé me promener au bord de la Meuse, écoutant dans la chaude nuit les rumeurs assourdies du village. La nuit du 31 août au 1^{er} septembre 1870 dut être comme celle-ci, lumineuse, et j'imagine sur l'autre rive les Bavarois au travail montant leurs ponts de bateaux, pendant qu'à Bazeilles le Commandant Lambert prépare

la défense désespérée du lendemain. Au loin roulent des convois et l'on attend avec goïsse les poudres qui permettraient de faire sauter avant qu'il soit trop tard ce pont dont la massive silhouette se profile à mes yeux. Au débouché des chemins qui mènent à l'église veillent les Petits Postes et, plus loin, les Grand Gardes ont renversé des chariots et des meubles en chicanes. Dans les vergers les guitounes s'éparpillent et, "Mademoiselle Chassepot" entre les bras, les soldats de Marine aux capotes bleu sombre s'efforcent de dormir...

Ce matin, j'ai parcouru les rues du village : rue de Vassoigne, rue Lambert, rue Bourchet... Sur la place de l'Infanterie de Marine s'élève un sobre monument, obélisque trapu entouré d'une grille. Sur une des faces on peut lire en dessous d'un bouclier posé sur une palme : "Bazeilles 31 août - 1^{er} septembre 1870 - La Patrie à ses Défenseurs".

Sur la face opposée : une croix :

Requiescant in Pace

31 août - 1^{er} septembre 1870

Monument élevé par souscription à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats de l'Infanterie de Marine et du 12^e Corps d'Armée.

Sur les faces latérales : la liste des unités du Corps d'Armée.

Sur le socle : d'un côté la liste des habitants victimes des combats, de l'autre, sous une sorte de fronton dans lequel on voit, encadré de palmes et posé sur deux ancrs croisées, un écu au champ semblant de gueules au lion d'or étreint par un serpent, la liste des officiers de l'Arme, morts à Bazeilles :

- 1 Lieutenant-Colonel (Domange)
- 4 Chefs de Bataillons (Chasseriau, Fremiet, Brosnier. Hop-fer),
- 8 Capitaines (Arnault, Couvy, Maulrial, Moinet, Poret. Pressard, Roussel, Vigne),
- 19 Lieutenants, Sous-Lieutenants (Barthe, Belloc, Boillon, Brunet, Collot, Garav, de Fougainville, Morice Duleran, Roustan, Watrin. Bouvier, Bonnelle, Carre, Chevalier, Groult Duferier, Leroi, Maison, Piot, Salicetti).

Des plaques de marbre blanc, d'un effet peu heureux, ont été posées au hasard aux: flancs du monument par des associations de vétérans.

Sur la place, en face de la mairie qui fut, en 1870, transformée en ambulance et atteinte par l'artillerie prussienne, s'élève la nouvelle église dans laquelle on peut voir un vitrail évocateur de la bataille. L'ancienne église, plus petite, était orientée perpendiculairement à la nouvelle et se trouvait sur remplacement actuel du monument aux morts de 1914-18 : elle fut incendiée le 2 septembre 1870 par les Bavaois après avoir été bombardée la veille. A la porte d'une des maisons voisines de la mairie une plaque rappelle que le Lieutenant de Fougainville y fut tué.

Remontant ensuite la rue Gambetta. on peut imaginer les charges furieuses "à la fourchette !" que nos anciens y menèrent vers l'église et la place sans cesse balayée d'une marée bleue ensanglantée. La rue est en pente légère vers la place et large de cinq à sept mètres environ. C'est dans cette rue que s'ouvre le cimetière. Le traversant on arrive à l'Ossuaire, malheureusement assez mal entretenu et qu'envahissent les herbes folles. Une grille rouillée le sépare des tombes civiles. Devant l'entrée d'une crypte, d'allure très romantique, s'élève une stèle de

bronze à la mémoire des Bavaois. Sur une face : "Hier ruhen 500 tapfere Bayerns", sur l'autre "den in der Schlacht an 1 september 1870 gefallenen Sohnen Bayerns". Ce monument était érigé sur une fosse située entre Bazeilles et Lamoncelle et dont les ossements furent par la suite transférés à l'Ossuaire.

L'Ossuaire lui-même fut construit en 1876-77. Sur une terrasse dominant la vallée de la Meuse, il élève, d'un groupe de quatre cénotaphes de pierre disposés en croix, une fine stèle portant gravé "Honneur et Patrie".

Dans la crypte, de chaque côté d'un couloir où pendent des débris de couronnes et de palmes, s'ouvrent les grilles des chambres funéraires. A droite les Français, à gauche Bavaois et Prussiens. Ceux-ci ont été enfouis en 1914-18 par l'armée allemande et reposent sous de simples dalles marquées de la Croix de Fer.

Quant aux Français leurs ossements s'alignent à la vue derrière les grilles scellées, dans la lumière bleutée qui filtre des soupiraux en ogive. Les crânes sont rangés sur une sorte de margelle de chaque côté d'une allée centrale et servent de bordure à des monceaux de squelettes jaunis plus ou moins disloqués. Ça et là une pièce d'équipement, cartouchière, brodequin ; un bras s'élève au coin de la muraille ; sur un crâne une longue mèche de cheveux encore noirs : la tête d'une cantinière du 2^e, me dit-on, et le petit crâne à côté, celui de son fils tué auprès d'elle. Le spectacle a quelque chose de saisissant, d'effrayant même... L'Ossuaire contenait à l'origine 2.059 corps répartis entre 1.061 allemands et 998 français. D'autres (2 à 300) y furent rapportés plus tard, exhumés des différentes fosses réparties sur tout le territoire de la commune mais je n'ai pu obtenir de précisions.

De la terrasse qui surmonte la crypte la vue s'étend sur la vallée de la Meuse, Balan, Wadelincourt, Sedan. Des ronces croissent à l'entour et recouvrent déjà les tombeaux avoisinants, la pierre s'effrite et les plaques de mousse rouillées étendent leur lèpre romantique. Un gamin vend des cartes postales confuses où l'on distingue surtout, en médaillon, la tête de l'ancien gardien

mort l'an dernier.. Abandon, indifférence, oubli, les millésimes des dernières banderoles du souvenir me font rougir ; toutes les fleurs sont sèches et la grille geint sur ses gonds... A la sortie nord du village se dresse un calvaire à proximité duquel le sous-lieutenant Galliéni fut fait prisonnier en tentant de rallier la Maison Bourgerie.

Celle-ci s'élève de l'autre côté de la route, modeste construction à un étage orientée au sud sur une placette ombragée. Sur la façade, une enseigne : "Souvenir Français. Maison de la Dernière Cartouche". Au-dessus de la porte "Musée de Bazeilles". La gardienne, Mlle Guillaume, encore alerte malgré son âge, nous fait entrer dans une première pièce qui est l'ancienne salle de l'auberge. Cette brave femme, qui est là depuis vingt-cinq ans, entretient avec dévotion les quelques reliques qui demeurent à sa garde. Elle est du pays, son frère, vétéran de 70, l'a précédée comme gardien ; depuis son enfance elle vit dans le souvenir des journées fameuses et sa conversation n'a rien du fastidieux monologue du classique gardien de musée. Mais suivons-la dans la maison.

La pièce dans laquelle on entre ne comporte guère d'autre intérêt qu'une vaste toile anonyme représentant la sortie du Commandant Lambert et nous restituant exactement, autant qu'on puisse en dire, le paysage de l'époque. Cette toile, qui fut volée et voyagea dans les bagages ennemis, est en très mauvais état, il faudrait la restaurer tant qu'il en est encore temps.

La seconde pièce du rez-de-chaussée rassemble les souvenirs récupérés non seulement dans la maison et autour mais dans tout le village. Derrière des grillages, à défaut de vitrines, s'entassent des armes, des tuniques, des casques, des décorations, des pièces d'équipement et même des sabots de chevaux, un livret individuel, une culasse de mitrailleuse Reffye, une cuirasse dont on a depuis volé l'attribut, pauvres reliques tant françaises que bavaoises.

Le Musée a été pillé deux fois, lors de la retraite de 1940 et lors de la Libération de 1944 par des collectionneurs sans vergogne et qui malheureusement n'étaient pas

tous ennemis. Au plafond pendent des lustres assez originaux et d'inspiration toute militaire puisqu'ils sont composés de pistolets et de baïonnettes.

Au premier étage, une pièce est consacrée à divers documents de 1870-71, proclamations, photographies jaunies où l'on distingue à peine les personnages, cartes d'Etat-Major... Dans la seconde pièce vide, il n'y a à voir que quelques traces de balles aux murs. La troisième enfin est la Chambre de la Dernière Cartouche telle que Neuville l'a peinte.

La fenêtre fameuse éclaire toujours le même grand bahut de chêne auquel on voit sur le tableau le Commandant Lambert s'appuyer. Les traces du combat subsistent et l'imagination, sans peine, reconstitue la scène immortalisée par le peintre.

Il me revient ces vers d'un obscur poète local (J. Bourgerie).
" ...en vous voyant, glorieuses épaves
Mon cœur se serre et je deviens rêveur
Car il me semble ici revoir les braves
Après de vous tombés au champ
d'honneur..."

Sur une petite table un cahier sale, maculé de taches où la foule imbécile, depuis des générations, étale sa sottise, un "Livre d'or" que j'au-

rais préféré ailleurs que dans cette pièce.

Le reste de la maison sert de logement à la gardienne.

A une cinquantaine de mètres de là, au bord de la grand-route, une grille mangée de rouille enclôt environ 25 mètres carrés de terrain. On déchiffre laborieusement sur une plaque "Sépultures militaires. Loi du 4 avril 1873 - 29 Français". Tout est absolument recouvert d'herbes sauvages et échappe à la vue du passant non averti. Sur cet emplacement, à l'issue du combat, on aurait entassé des cadavres pour les brûler avec du goudron, mais devant le spectacle affreux des corps se tordant dans ce bouillonnement fumeux, on aurait tout recouvert de terre. Parmi les corps, se serait trouvé celui d'un jeune engagé, fils du Grand Rabbin de Nancy (Liebermann) et celui-ci aurait acheté le terrain pour en faire don à l'Etat à la condition de ne jamais transférer les corps enfouis là. Le spectacle de ce petit cimetière abandonné est réellement lamentable ; on a peine à imaginer que personne n'ait eu la pensée de lui rendre quelque décence en le nettoyant et en restaurant la clôture. Déjà des débris ménagers viennent s'y perdre, disparaîtra-t-il d'ici quelques années sous les poubelles ou sous les ronces ?

J'achève ces quelques lignes dans la grande salle du rez-de-chaussée cependant que Mlle Guillaume, la gardienne, me conte les vicissitudes du Musée au cours de ces dernières années. Des touristes ont franchi le seuil. Ils se sont arrêtés par hasard et bavardent très fort. "II" confondait Bazeilles et... Bazaine ! "Elle" qualifie de "vieilles ferrailles et bric à brac" ce qui subsiste du musée, de "gaufrier" une culasse de mitrailleuse. Et puis je les entends rire au premier...

Sur la table, un portrait jauni et déchiré du Sous-Lieutenant Escoubet (tué plus tard en Indochine comme Chef de Bataillon) ; on distingue à peine les traits, les ancrs au col, sous la poussière... Demain, les araignées le cacheront, demain... et quand la gardienne disparaîtra, les volets resteront désespérément clos.

Les voitures passeront plus vite et il n'y aura plus du tout de visiteurs.

Sur la Gloire de nos Anciens s'étendra l'ombre de l'oubli comme la poussière sur cette image, et pour les jeunes "Marsouins", s'il en existe encore, ces deux syllabes n'auront plus que la sonorité confuse des églises abandonnées et l'écho subconscient des mystères oubliés : Bazeilles !

Lieutenant Wastin
de l'Infanterie coloniale

